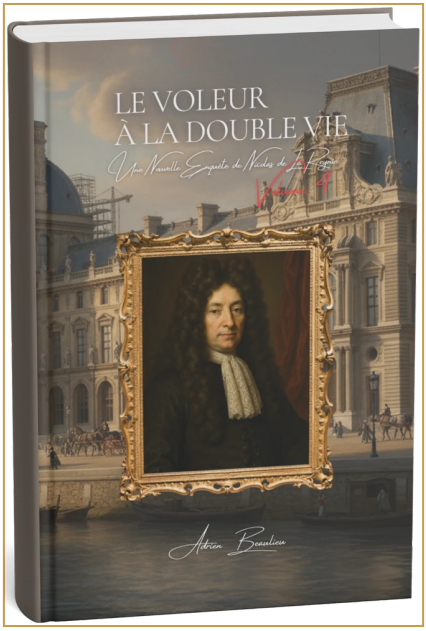
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome II : La Reynie et la Fondation



Le Voleur à la Double Vie

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. L'Audace du Voleur

L'on ne saurait comprendre la portée véritable de l'affaire qui va suivre sans d'abord replacer l'année 1673 dans son contexte historique précis et saisir toute la complexité des transformations sociales qui agitaient alors la capitale du royaume. Paris, sous le règne de Louis XIV parvenu à sa maturité politique, connaissait alors une métamorphose sans précédent qui dépassait largement le simple embellissement urbain. La capitale du royaume, forte de ses quatre cent mille âmes entassées dans un dédale de ruelles moyenâgeuses et d'hôtels particuliers flambant neufs, voyait s'épanouir cette civilisation de cour raffinée qui devait faire l'admiration et l'envie de l'Europe entière.

Cette transformation touchait tous les aspects de la vie sociale. L'étiquette se codifiait, les mœurs se polissaient, les arts atteignaient des sommets d'élégance, et même la langue française acquérait cette pureté classique qui en ferait bientôt l'idiome de toutes les cours européennes. Mais derrière l'éclat des façades dorées et la magnificence des hôtels particuliers du Marais se cachait une réalité plus sombre et plus complexe : celle d'une criminalité qui, à l'image de la société tout entière, se raffinait et se complexifiait avec une rapidité déconcertante.

Il faut comprendre qu'à cette époque, la notion même de police organisée était encore balbutiante. Les vieilles structures féodales s'effritaient sans que les institutions modernes soient encore pleinement établies. Cette période de transition créait d'innombrables

zones d'ombre propices à tous les trafics et à toutes les audaces criminelles.

C'est dans ce contexte mouvant et fascinant que Nicolas Gabriel de La Reynie, nommé Lieutenant Général de Police depuis 1667, s'efforçait de maintenir l'ordre dans cette capitale en perpétuelle effervescence. Homme de cinquante et un ans, d'une intelligence froide et méthodique doublée d'une culture juridique exceptionnelle, La Reynie avait entrepris de révolutionner l'art de la police avec une ambition qui dépassait tout ce que l'on avait connu jusqu'alors. Juriste de formation, philosophe par inclination, administrateur par nécessité, il incarnait parfaitement cet esprit nouveau qui cherchait à substituer la raison à l'arbitraire, la méthode à l'improvisation, la justice éclairée à la répression aveugle.

Mais rien, dans sa vaste expérience acquise au fil de six années d'exercice du pouvoir, ne l'avait véritablement préparé à affronter un adversaire tel que celui qui allait bientôt défier son autorité et mettre à l'épreuve toute sa science criminologique naissante. Car l'affaire Poulailler — ainsi que la postérité devait la désigner dans les annales de la police parisienne — marquait l'apparition d'un type de criminel entièrement nouveau dans les fastes de la justice française : le gentilhomme-cambrioleur, être hybride et troublant qui mêlait l'audace du voleur de grand chemin à la finesse du courtisan, et qui faisait du crime un art véritable, une esthétique raffinée de la transgression.

Le matin du 15 septembre 1673, Paris s'éveillait lentement dans cette brume automnale caractéristique qui noyait les toits d'ardoise et les cheminées fumantes dans une atmosphère ouatée et mystérieuse. La capitale baignait dans cette lumière dorée de septembre qui

transformait les façades de pierre en tableaux impressionnistes avant la lettre, et donnait aux ruelles pavées des reflets de bronze patiné.

Dans le quartier du Marais, ce faubourg en pleine expansion où la noblesse d'épée fraîchement ralliée au trône côtoyait la haute bourgeoisie parlementaire enrichie par les offices royaux, l'hôtel de Beaumanoir dressait sa façade majestueuse face à la place Royale. Cette demeure d'exception, érigée sous Henri IV selon les plans de l'architecte royal et embellie sous Louis XIII par les meilleurs artisans du royaume, incarnait parfaitement cette grandeur française qui s'épanouissait alors dans tous les domaines des arts et de l'architecture.

L'hôtel abritait l'une des fortunes les plus considérables du royaume, fruit de trois générations d'alliances habiles et de services rendus à la Couronne. Armand-Charles de Beaumanoir, marquis de Lavardin, pair de France et grand maître des eaux et forêts, personnage respecté pour sa droiture et sa fidélité au trône, venait de perdre son épouse l'hiver précédent dans des circonstances particulièrement douloureuses. Cette mort brutale, survenue à la suite d'une fièvre maligne qui l'avait emportée en quelques jours, l'avait plongé dans une mélancolie profonde qui le tenait éloigné de la cour et de ses devoirs mondains habituels.

L'hôtel, autrefois brillant de mille feux lors des réceptions somptueuses données par la marquise — femme d'esprit et de culture qui tenait salon et recevait tout ce que Paris comptait d'esprits éclairés —, vivait désormais dans un demi-deuil respectueux qui n'en rendait que plus précieux et plus vulnérables les trésors artistiques qu'il renfermait.

Car ces trésors étaient véritablement considérables et dignes de rivaliser avec les collections royales elles-mêmes. Trois générations de Beaumanoir, animées par cette passion du beau qui caractérisait l'aristocratie française de l'époque, avaient accumulé dans cet hôtel particulier une collection d'œuvres d'art, de bijoux et d'objets précieux qui constituait l'un des plus beaux ensembles privés d'Europe. Les salons regorgeaient de tableaux de maîtres italiens — Raphaël, Titien, Véronèse —, les cabinets de curiosités renfermaient des pièces rares venues des quatre coins du monde connu, et les écrins de la défunte marquise contenaient des joyaux d'une valeur inestimable, témoins de plusieurs siècles d'histoire française et européenne.

C'est dans ce sanctuaire de l'art et du luxe, dans ce temple de la beauté et du raffinement, que se produisit, dans la nuit du 14 au 15 septembre, l'un des vols les plus audacieux et les plus mystérieux que Paris eût jamais connus, un crime qui allait marquer l'histoire de la police parisienne et révéler l'existence d'un nouveau type de criminalité.

Vers les six heures du matin, alors que les premiers domestiques commençaient leur service quotidien dans le silence feutré de cette grande demeure endeuillée, un cri perça soudain le silence matinal de l'hôtel endormi. Marguerite Lebrun, la femme de chambre de feu la marquise, fidèle servante qui avait consacré vingt années de sa vie au service de sa maîtresse, venait de découvrir le cabinet des bijoux dans un état qui glaça son sang d'épouvante et de stupéfaction.

Les écrins précieux, ces coffrets d'ébène et d'ivoire sculptés par les plus habiles artisans parisiens, gisaient ouverts et vides sur le parquet de marqueterie, leurs fermoirs d'or brisés avec une précision chirurgicale. Les armoires aux serrures sophistiquées béaient comme

des bouches édentées, leurs tiroirs secrets tirés avec un art consommé. Et au centre de cette dévastation soigneusement orchestrée, sur le petit secrétaire de palissandre incrusté de nacre où la marquise avait coutume d'écrire ses lettres et de tenir sa correspondance mondaine, une rose rouge d'une beauté parfaite était posée en évidence, accompagnée d'un billet rédigé d'une écriture élégante et assurée qui trahissait une éducation aristocratique :

— Madame la Marquise aurait apprécié, j'en suis certain, l'hommage que je rends ce matin à sa mémoire vénérée. Ses bijoux orneront désormais des créatures plus dignes de les porter que les coffres sombres où ils dépérissaient. — Un admirateur reconnaissant.

L'inventaire de ce qui avait disparu dans cette nuit défies l'imagination la plus fertile et révélait une connaissance intime de la collection qui troublait profondément tous ceux qui en prenaient connaissance. Le collier de diamants et d'émeraudes que Catherine de Médicis avait offert à l'aïeule des Beaumanoir en témoignage de sa faveur royale, les perles d'Orient que la reine d'Angleterre Henriette-Marie avait données en gage d'amitié diplomatique, la parure de saphirs du Ceylan que Mazarin lui-même avait fait venir des Indes orientales pour séduire Anne d'Autriche, le diadème aux améthystes de Bohême que portait la marquise le jour de son mariage : tout avait disparu avec une sélectivité qui révélait un connaisseur de très grande classe, jusqu'aux bagues les plus modestes et aux broches les plus simples, pourvu qu'elles fussent authentiques et de belle facture.

Mais ce qui frappait par-dessus tout les témoins de cette scène désolante, c'était l'extraordinaire raffinement avec lequel le vol avait été perpétré, cette élégance dans le crime qui dépassait tout ce que l'on avait pu connaître jusqu'alors. Aucune trace de violence gratuite,

aucun désordre inutile, aucune destruction motivée par la colère ou la vengeance. Le voleur avait agi avec la précision d'un connaisseur éclairé et le respect d'un amateur passionné. Seuls les bijoux avaient été touchés ; les tableaux de maîtres, les objets d'art, les livres rares et les manuscrits précieux étaient demeurés scrupuleusement à leur place, comme si l'intrus avait voulu manifester qu'il ne s'intéressait qu'à une catégorie bien précise de trésors et qu'il possédait une connaissance approfondie de leur valeur respective.

La nouvelle du vol parvint aux oreilles de Nicolas de La Reynie vers les huit heures du matin, alors qu'il prenait son déjeuner matinal dans son logement de la rue Neuve-Saint-Augustin, selon cette routine immuable qui structurait ses journées depuis sa nomination. Un courrier essoufflé, dépêché par le commissaire du quartier du Marais, lui remit un billet urgent du marquis de Beaumanoir réclamant son intervention immédiate en des termes qui révélaient une émotion profonde malgré la retenue aristocratique habituelle.

La Reynie, homme d'habitudes régulières et de méthode rigoureuse, ne se laissait jamais troubler par l'urgence apparente des affaires qui lui étaient soumises, car l'expérience lui avait enseigné que la précipitation nuit souvent à l'efficacité de l'enquête. Il acheva donc posément son repas, revêtit son habit de cérémonie — car il se rendait chez un pair de France et la dignité de sa fonction l'exigeait — et se fit conduire au Marais dans son carrosse officiel, escorté de deux de ses meilleurs lieutenants, Maret et Dumont, hommes d'expérience en qui il avait toute confiance.

Le trajet à travers les rues matinales de Paris lui permit de réfléchir aux premiers éléments de cette affaire qui promettait d'être exceptionnelle. Car déjà, les quelques lignes du billet du marquis

révélaient des circonstances troublantes qui sortaient de l'ordinaire de la criminalité parisienne.

L'hôtel de Beaumanoir offrait un spectacle saisissant qui témoignait de l'émoi considérable que cette affaire avait soulevé dans le quartier. Dans la cour d'honneur pavée se pressait une foule bigarrée et agitée : domestiques éplorés qui se lamentaient sur le sort de leur maître, voisins curieux attirés par l'extraordinaire de l'événement, badauds venus des quartiers environnants et alléchés par la rumeur qui se propageait de bouche en bouche, et même quelques gentilshommes de connaissance du marquis venus témoigner leur sympathie et leur soutien dans cette épreuve.

Tous parlaient à la fois, chacun avait sa théorie sur l'identité du coupable et ses méthodes, chacun prétendait détenir un indice capital, et la cacophonie était telle que La Reynie dut faire évacuer énergiquement les importuns avant de pouvoir commencer son travail d'investigation dans les conditions de sérénité qu'exigeait la gravité de l'affaire.

Le marquis de Beaumanoir l'accueillit dans le grand salon tendu de damas cramoisie, pièce d'apparat où s'étalait le raffinement de plusieurs générations. C'était un homme de soixante ans environ, de haute taille et de noble prestance, doté de cette distinction naturelle que donnent la naissance et l'éducation, mais que le chagrin récent avait visiblement amaigri et marqué. Ses traits fins et réguliers, empreints de cette mélancolie aristocratique qui sied aux âmes sensibles éprouvées par le malheur, portaient les stigmates d'une douleur sincère et profonde. Il s'exprimait avec cette courtoisie parfaite qui était le privilège de sa caste et le fruit d'une longue tradition familiale, mais on sentait sous cette politesse de surface une

émotion profonde et une indignation contenue qui luttaient contre les convenances.

— Monsieur de La Reynie, commença-t-il d'une voix où perçait malgré lui l'émotion et où l'on devinait un tremblement à peine réprimé, je ne saurais vous dire à quel point cet événement me bouleverse et m'affecte. Ce ne sont point les biens matériels qui me chagrinent — Dieu sait que j'en ai assez d'autres pour subvenir à mes besoins —, mais ces bijoux étaient les compagnons fidèles de toute la vie de mon épouse bien-aimée. Chacun d'eux avait son histoire, ses souvenirs, sa place dans notre existence commune. Les voir disparaître ainsi, emportés par la main d'un misérable, c'est comme si l'on profanait sa mémoire même et que l'on me volait une seconde fois celle qui fut la lumière de ma vie.

La Reynie écouta ce discours avec l'attention soutenue qu'il portait toujours aux propos des victimes, car l'expérience lui avait enseigné que les réactions spontanées révèlent souvent plus de choses sur les circonstances d'un crime que les témoignages réfléchis et composés. Dans ce cas précis, la sincérité douloureuse du marquis ne faisait aucun doute, et le Lieutenant Général put écarter d'emblée l'hypothèse d'une supercherie destinée à escroquer les assureurs ou à dissimuler quelque embarras financier.

— Monsieur le Marquis, répondit-il avec cette gravité respectueuse qu'il savait parfaitement adapter aux circonstances et à la qualité de ses interlocuteurs, soyez assuré que je mettrai tout en œuvre pour retrouver ces objets qui vous sont si chers et pour châtier celui qui s'est rendu coupable de ce sacrilège. Mais permettez-moi d'abord d'examiner les lieux avec toute l'attention qu'ils méritent, car c'est

souvent dans les détails les plus infimes que se cachent les indices les plus révélateurs.

L'examen minutieux du cabinet des bijoux révéla à La Reynie, homme habitué à lire dans les traces matérielles les secrets des crimes, l'extraordinaire habileté technique du voleur ainsi que sa connaissance approfondie des lieux. Les serrures avaient été forcées avec un art consommé qui témoignait d'une maîtrise parfaite de cet art délicat, sans bruit superflu et sans dégâts inutiles qui auraient pu alerter les occupants de la maison. L'homme possédait manifestement une connaissance approfondie de la serrurerie la plus sophistiquée, mais aussi une familiarité troublante avec la disposition précise des lieux et l'organisation interne de l'hôtel.

Car pour aller droit au cabinet des bijoux en évitant soigneusement les appartements du marquis et les chambres des domestiques les plus vigilants, il fallait connaître parfaitement le plan complexe de l'hôtel, ses couloirs secrets, ses passages dérobés, ses escaliers de service. Cette connaissance ne pouvait s'acquérir qu'au prix d'une reconnaissance préalable minutieuse ou grâce à des complicités internes qu'il faudrait découvrir.

Plus troublant encore était le choix remarquablement éclairé des objets volés, qui révélait une culture artistique exceptionnelle. Le voleur avait fait preuve d'un goût irréprochable et d'une science de connaisseur, ne retenant que les pièces de la plus haute qualité historique et artistique et laissant délibérément de côté les bijoux de moindre valeur ou ceux dont l'authenticité pouvait être douteuse. Cette sélectivité rigoureuse révélait non seulement un amateur éclairé, mais un connaisseur de très grande classe, familier des plus belles collections d'Europe.

— Dites-moi, Monsieur le Marquis, demanda La Reynie en désignant la rose rouge qui trônait toujours sur le secrétaire comme un défi silencieux, cette fleur a-t-elle une signification particulière pour votre famille ? Était-ce une habitude de Madame la Marquise d'en cultiver de semblables ?

Le visage du marquis s'assombrit encore, si cela était possible, et une ombre de colère passa dans ses yeux.

— Ma femme adorait les roses, en effet, et elle en faisait cultiver de toutes les variétés dans nos jardins de Lavardin. C'était sa passion, sa marotte si je puis dire. Elle passait des heures entières à les soigner, à les admirer, à en composer des bouquets pour décorer nos appartements. Mais voir cette fleur ici, posée par la main criminelle d'un voleur, me semble une profanation de plus, un outrage supplémentaire. Comme si ce misérable avait voulu ajouter la dérision cruelle à l'outrage matériel.

La Reynie examina la rose avec l'attention d'un botaniste autant que d'un policier. Elle était fraîche, manifestement cueillie dans la matinée même ou la veille au soir, ses pétales encore fermes et parfumés. Sa variété — une rose de Damas aux pétales particulièrement parfumés et d'un rouge profond — n'était pas commune dans les jardins parisiens de l'époque et nécessitait des soins particuliers ainsi qu'une serre chauffée. Voilà un premier indice tangible à exploiter et qui pourrait mener à l'identification du coupable.

L'interrogatoire systématique des domestiques se révéla particulièrement riche d'enseignements et dessina progressivement le portrait fascinant du mystérieux visiteur nocturne. Car si le voleur

avait agi avec une discrétion remarquable et une science consommée de la dissimulation, il n'avait pu passer entièrement inaperçu dans une maison où une vingtaine de personnes vivaient en permanence et où les habitudes étaient parfaitement réglées.

Dupré, le maître d'hôtel, homme de cinquante ans au service des Beaumanoir depuis plus de vingt années et dépositaire de tous les secrets de la maison, se montra le plus précis et le plus détaillé dans ses souvenirs. Cet homme d'expérience, rompu aux usages du monde et expert dans l'art de jauger la qualité sociale des visiteurs, avait remarqué, vers les dix heures du soir, la présence énigmatique d'un inconnu dans les couloirs habituellement déserts de l'hôtel à cette heure tardive.

— C'était un homme jeune, Monsieur de La Reynie, peut-être vingt-huit ou trente ans, de taille moyenne mais admirablement bien proportionnée, avec cette prestance naturelle que donne l'habitude de commander. Il portait un habit de velours noir de la plus belle coupe, orné de galons d'argent finement ciselés, et une épée de belle facture dont la garde révélait un travail d'orfèvre. Ce qui m'a frappé d'abord et m'a mis en confiance, c'est qu'il ne semblait nullement embarrassé de sa présence ici. Il marchait avec l'assurance tranquille d'un familier de la maison, avec cette désinvolture aristocratique que l'on ne peut contrefaire.

— L'avez-vous interpellé ? Quelles ont été ses réactions ?

— Certes, Monsieur, car mon devoir m'y obligeait. Mais quand je me suis approché pour lui demander respectueusement ce qu'il faisait là et qui l'avait introduit, il m'a répondu avec tant de naturel et de conviction que j'en ai été tout décontenancé. Il m'a dit qu'il était le

comte de Villefort, ami intime de feu Madame la Marquise depuis l'enfance, et qu'il venait se recueillir pieusement sur ses souvenirs dans cette maison qui lui était si chère. Il parlait d'elle avec tant de respect et de mélancolie authentique que j'ai cru immédiatement à sa sincérité.

— Comment était sa voix ? Son accent ? Sa manière de s'exprimer ?

— Harmonieuse et bien timbrée, Monsieur, avec cette diction parfaite et ce choix des mots qu'ont les gens de qualité éduqués dans les meilleures maisons. Un léger accent de Touraine, me semble-t-il, mais à peine perceptible et fort agréable à l'oreille. Et puis, il avait cette façon naturelle de s'exprimer qui impose le respect, cette autorité innée que donne l'habitude de commander et d'être obéi sans discussion.

Ce témoignage était d'une importance capitale pour l'enquête. Il révélait que le voleur était non seulement un homme de bonne éducation et de manières policées, mais qu'il possédait cette science redoutable de l'imposture sociale qui permet de tromper même les domestiques les plus expérimentés et les plus méfiants. L'allusion à la Touraine intrigua particulièrement La Reynie, car cette province était réputée dans tout le royaume pour donner naissance aux plus habiles aventuriers et aux plus fins psychologues.

Les autres domestiques confirmèrent et complétèrent ce portrait troublant avec une concordance qui ne pouvait être fortuite. La cuisinière, femme simple mais observatrice, avait aperçu l'inconnu dans l'office, où il s'était enquis avec une sollicitude touchante de la santé de chacun des serviteurs et de leurs familles. Le valet de pied l'avait vu examiner avec émotion les portraits de famille dans la

galerie d'honneur, s'arrêtant longuement et respectueusement devant celui de la défunte marquise, semblant absorbé dans une méditation douloureuse. Partout, il avait manifesté cette parfaite connaissance des usages de la haute société et cette courtoisie naturelle qui caractérisent l'éducation aristocratique la plus raffinée.

Mais le témoignage le plus troublant et le plus révélateur fut celui de Marguerite Lebrun, la femme de chambre qui avait découvert le vol au petit matin. Cette femme de quarante ans, au service de la marquise depuis son mariage et qui avait assisté à l'accumulation progressive de cette collection exceptionnelle, possédait sur les bijoux de sa maîtresse une science minutieuse qui rivalisait avec celle des joailliers professionnels les plus réputés de la rue Saint-Honoré.

— Monsieur de La Reynie, dit-elle d'une voix encore tremblante d'émotion et d'incompréhension, cet homme connaissait parfaitement la collection de Madame la Marquise jusque dans ses moindres détails. Il m'a posé des questions très précises sur l'origine de chaque pièce importante, sur l'histoire de chaque bijou, sur les circonstances de leur acquisition. Il savait que le collier de diamants avait appartenu à Catherine de Médicis, que les perles venaient de la reine d'Angleterre, que le diadème avait été porté le jour du mariage. Comment un étranger à la famille pouvait-il savoir tout cela avec une telle exactitude ?

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Voleur à la Double Vie » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Voleur à la Double Vie » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol4